

Contes de la cité sans défense *J'ai pas fermé l'oeil de la nuit...*

Alexandre Lazaridès

Number 102 (1), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lazaridès, A. (2002). Contes de la cité sans défense : *J'ai pas fermé l'oeil de la nuit...* *Jeu*, (102), 131–133.

Contes de la cité sans défense

On peut se mettre en sûreté contre toutes sortes de choses, mais, en ce qui concerne la mort, nous habitons tous, tant que nous sommes, une cité sans défense.
Épicure

Yannick Jaulin possède à l'évidence les dons indispensables à l'art du conte. Il sait créer l'espace imaginaire où ses récits sont censés se dérouler, ici, les cimetières où s'alignent les stèles funéraires aux inscriptions touchantes, naïves ou risibles. Il nous rappelle aussi que ce ne sont pas des lieux de tout repos (il s'y passe, au contraire, beaucoup de choses) ni accueillants pour tout le monde, puisque, par exemple, les bougnouls en sont refoulés à la périphérie, comme ils l'étaient, de leur vivant, dans

J'ai pas fermé l'œil de la nuit...

SPECTACLE CONÇU ET INTERPRÉTÉ PAR YANNICK JAULIN.
« MIS AU MONDE » AVEC WAJDI MOUAWAD, MICHEL
GESLIN ET TITUS. AVEC LA COMPLICITÉ INITIALE DE JOSEPH
RACAÏLLE. DIRECTION D'ACTEUR : FRÉDÉRIC FAYE ;
ÉCLAIRAGES : FRANÇOIS AUSTERLITZ ET DOMINIQUE
GRIGNON ; MUSIQUE : CAMILLE RACAÏLLEUX ; COSTUMES :
PASCALE ROBIN. COPRODUCTION LE BEAU MONDE ? CIE
YANNICK JAULIN, LE THÉÂTRE D'ANGOULÈME – SCÈNE
NATIONALE, ASTÉRIOS PRODUCTIONS, PRÉSENTÉE AU
THÉÂTRE DE QUAT'SOUS DU 11 AU 15 SEPTEMBRE 2001.

les villes. Le conteur sait aussi susciter, par un geste ou une intonation de la voix, une variété de personnages de tout âge et de toute condition, hommes autant que femmes, vivants autant que morts, car les morts ont, eux aussi, un mot à dire sur leur état. Il passe d'un personnage à l'autre avec aisance et donne l'illusion que la scène est peuplée alors qu'il est tout seul devant nous, homme-orchestre aux instruments invisibles dont il joue avec virtuosité. Il lui suffit de faire un pas en avant, de virevolter une fois pour que, aidé en cela par un éclairage en parfaite synchronisation, il change tout son décor magique et nous en convainc. Le « vrai » décor est beaucoup plus simple : des lanternes sont suspendues au-dessus de la scène, sur fond noir, et l'on reconnaît en elles les constellations de la Grande Ourse et de sa sœur cadette. Quelques lumières, parsemées çà et là comme des lampions sur le sol, indiquent des tombes. Le conteur est maintenant prêt à se transformer en démiurge.

Le théâtre et la mort

Les anecdotes que Jaulin nous raconte, toutes sur le thème, universel et insatiable s'il en est un, de la mort et des morts, il les a recueillies surtout dans la France rurale de son enfance, en Charente, mais ailleurs tout aussi bien. Il continue de les collecter et demande même à la salle de lui en envoyer. Histoires cocasses ou tristes, surprenantes

ou convenues, elles essayent, dirait-on, d'exorciser la mort, d'en faire une situation parmi d'autres, de la rendre bienveillante, presque amicale. Elle peut se mêler au quotidien le plus familier et, loin de faire peur, se fait complice des entreprises et des passions les plus absurdes des vivants.

Nous verrons donc défiler la mémé qui prépare une tarte aux prunes pour la mort, encore à venir, de son mari, mais qui refuse de lui en donner un bout quand il lui en réclame ; la veuve qui arrose de larmes hebdomadaires la tombe du défunt qui n'aimait que le bon vin ; la femme qui a renversé l'urne qui contient les cendres de son mari et qui se demande comment faire pour passer l'aspirateur sur la moquette... Mais aussi, sur un mode plus sombre, les frères de camps adverses qui s'entretuent à l'époque de la Révolution française ; le père qui abat son fils surpris, la nuit, en train de le cambrioler... Il y aura quelques évocations plus savantes, à Artémise et Mausole, ou encore à la mythologie pharaonique. L'industrie de la mort n'échappe pas à la moquerie du conteur, qui fait observer comment la fabrication de cercueils de plus en plus *design* obéit à la loi de l'offre et de la demande, ou la manière dont l'incinération est encore un lieu de superstitions d'un autre âge. La gamme des anecdotes va ainsi de l'humour noir aux blagues de comptoir. Les sujets plus risqués (la mort dans les camps de concentration ou l'euthanasie, par exemple) sont évités.

À intervalles réguliers, le conteur s'interrompt pour mimer un haleur tirant à grande-peine une charge qui semble infiniment lourde, tableau des vivants qui traînent leur vie entière pour se rendre jusqu'au but final, qu'ils croient être le bonheur et qui se confond avec la mort. Parfois, ce sont quelques pas de bourrée qui rappellent la joie de vivre. À d'autres moments, le conteur amincit la voix pour reprendre le refrain poignant d'une fillette à qui son père avait interdit de pleurer le frère mort noyé. Elle le veille toute la nuit, ravalant ses larmes et chantant une mélodie d'une naïveté lancinante :

J'ai pas fermé l'œil de la nuit
L'œil de la nuit (bis),
J'ai pas fermé l'œil de la nuit
Aujourd'hui lundi.



Yannick Jaulin. Photo :
Franck Courtes.

Le théâtre et la vie

Dans l'ensemble, les histoires étaient agencées en vue de créer la variété, loin de toute morbidité, mais une vague impression de dispersion s'en dégageait. Peut-être parce que soir-là, Yannick Jaulin peinait dans son rôle de « passeur » entre les vivants et les morts, la salle et la scène. Quelque chose d'indéfinissable freinait le rythme du spectacle. Le courant ne « passait » pas, malgré les efforts du conteur qui tentait de secouer les spectateurs en s'adressant directement à eux. « Mais peut-être que cela ne vous intéresse pas ? » feignait-il de croire en annonçant une nouvelle anecdote. C'est que nous étions le vendredi 14 septembre : le théâtre étant du vivant, lui est-il possible d'ignorer la vie ? Contrairement à ce que le cinéma est trop généralement devenu, il n'est pas un refuge ni une consolation. D'ailleurs, avant le début du spectacle, le directeur artistique du Quat'Sous était venu expliquer qu'il avait été un moment question, à cause des événements tragiques du mardi précédent, d'annuler *J'ai pas fermé l'œil de la nuit...*

Dans certains cas – et celui-ci paraît du nombre –, il s'avère impossible de dire : « Que le spectacle continue ! » Et nul ne pouvait se sentir assez fort, après les attentats terroristes à New York et à Washington, pour tenir tête à la mort en la tournant en dérision. Non pas la mort en tant que *voyage*, état indéfini et durable jusqu'à la fin des temps, mais en tant que *passage*, parce que ce passage pouvait être horrible. La réduction de la mort à une décomposition physico-chimique et à des anecdotes plus ou moins terre à terre – sur les joies du veuvage, par exemple –, aurait déjà été estimée un peu simpliste en temps ordinaire. Ce soir-là, ce n'était pas ce que la salle était particulièrement disposée à accueillir. Le bon sens teinté de sain cynisme du conteur pâlisait en regard de l'angoisse, devenue planétaire, qu'avait soulevée la mort de milliers de civils dans des circonstances atroces. Ce bon sens banalisait la mort par l'humour comme on farde les cadavres pour les rendre moins inquiétants. ¶